

colloque de l'association québécoise de pédagogie collégiale

CONNAISSANCE DE L'ÉTUDIANT DE CÉGEP

portrait de l'étudiant de cégep

par GÉRARD ROCHAIS

Ils ont formé leur première représentation du monde dans une société qui doute d'elle-même, à l'inverse de leurs aînés qui s'étaient développés dans un monde confiant dans son avenir, satisfait de lui-même, et pour qui de plus en plus de richesses signifiait de plus en plus de bonheur. Peut-être les « nouveaux jeunes » savent-ils d'emblée que le monde est incertain.

Alain de Vulpian.

La synthèse est un art difficile. Elle doit, en bonne logique, reconstituer ce que l'analyse a séparé et, à ce titre, vérifier l'analyse. Il lui faut, en psychologie, unir diverses représentations, diverses tendances de manière à former un tout unique, organisé, que l'esprit pourrait embrasser d'un coup. Singulier programme, à vrai dire, et d'autant plus difficile à réaliser, dans le cas qui nous concerne, que les analyses ont été faites par divers ateliers et qu'elles portaient sur divers sujets.

L'objectif du Colloque était clair : « L'étudiant de cégep : le connaître pour quoi... faire ? », mais sa réalisation s'avéra plus difficile qu'escomptée, peut-être, tout simplement, parce que l'étudiant de cégep, *en soi*, n'existe pas. On est dans une société qui désigne les adultes au pluriel et les jeunes au singulier (*la jeunesse*). On s'est fait historiquement la conception d'une jeunesse unique que l'on répartit en diverses classes : étudiants, travailleurs, chômeurs et... inclassés. Mais si l'on veut être sociologiquement sérieux, il faut éviter le mot « jeunesse », et mesurer, à l'intérieur même de chaque classe de jeunes, les divergences qui existent. Les étudiants de cégep, non plus que les autres jeunes, ne peuvent se réduire ni à un âge, ni à un milieu social d'origine, ni même à un niveau économique et culturel. Ils ne constituent pas une catégorie homogène ; il y a entre eux beaucoup de diversités, de différences dans la manière d'être, dans le style de vie, la façon de penser, de se comporter, de s'orienter, qui rendent toute généralisation illusoire. Bref, il faut renoncer à vouloir tracer, même après deux jours d'intense réflexion, le profil de l'étudiant de cégep en 1983.

La présente synthèse n'a donc pas pour but de « tirer » le portrait de l'étudiant-type — l'étudiant-type, l'étudiant-statistique, ça n'existe pas, a-t-on dit et répété —, mais de rassembler et de classer les divers éléments descriptifs issus des travaux d'ateliers, d'en commenter certains, et de les compléter si nécessaire. Elle voudrait servir, avant tout, à une meilleure compréhension d'étudiants différents qui, regroupés ou du moins regroupables en diverses catégories, ont en commun de former la classe estudiantine des cégeps.

1. L'étudiant, en lui-même

Les principales caractéristiques personnelles des étudiants — pas de tous, attention à la généralisation —, sont regroupées, dans les travaux des ateliers, sous l'item : *Plan psycho-affectif*.

Quatre points méritent d'être commentés et complétés. Ils sont d'ailleurs corrélatifs. Il s'agit du conformisme et de l'autonomie, de l'inquiétude et de la tolérance-résignation des étudiants.

Les étudiants, dit-on, sont *conformistes* : « ils ne veulent plus changer la société mais en tirer partie le plus possible ». Et c'est vrai ; mais que cache ce soi-disant conformisme des étudiants ? Feignant d'être rassurés par ce nouveau slogan, stimulés par les résultats de diverses enquêtes qui rapportent la même chose, les professeurs et parents pourraient, en se raccrochant à cette idée de conformisme, se masquer quelque chose qu'intuitivement pourtant ils perçoivent : l'écart entre eux et leurs étudiants ou enfants. Car se conformer aux idées et aux usages du milieu n'implique nullement qu'on les cautionne, et surtout qu'on s'y limite. Plus autonomes et très lucides sur le sort qui leur est réservé, les étudiants actuels de cégep ont, semble-t-il, choisi une intégration minimale dans la société et le milieu éducatif pour avoir la paix, pouvoir survivre et obtenir les moyens de déployer un univers parallèle où la liberté peut encore s'exprimer ; et ce terrain où la liberté est encore possible, c'est celui de la quotidienneté, de l'intimité. Libérés de beaucoup de contraintes, d'interdits, confrontés à des réalités que leurs parents n'ont pas connues, les jeunes aiment se retrouver là où il y a du semblable : entre eux. Et le cégep, considéré encore tout récemment comme un lieu de transition, est considéré aujourd'hui comme un lieu où, après tout, il faut vivre quelque deux ou trois ans.

Car ce qui semble distinguer le plus la génération actuelle des étudiants de cégep des précédentes, c'est sa notion du temps. Tandis que le monde adulte, à la recherche d'une promesse illusoire du bonheur, consomme un quotidien sans présent, la plupart des étudiants de cégep, semblables en cela aux autres

Les résultats des travaux faits en ateliers peuvent être répartis en cinq grandes catégories que l'on présentera successivement avant de donner, en conclusion, quelques éléments de méthodologie pour une poursuite éventuelle de la recherche sur les étudiants de cégep : 1. l'étudiant, en lui-même ; 2. l'étudiant face aux autres ; 3. l'étudiant face à la société ; 4. l'étudiant face au système éducatif ; 5. l'étudiant face aux grands problèmes du jour.

jeunes, choisissent de consommer des moments de plaisirs — et le cégep peut en devenir un — plutôt que d'accumuler des images futures toujours fuyantes. Ils vivent dans un instant qui s'élargit, se remplit, peut durer trois, quatre, cinq ans, et que n'étouffent ni un passé complètement absent, ni un avenir qui apparaît dans un brouillard impénétrable. Le « demain cela sera mieux » qui a comblé des générations entières n'est plus guère crédible. Le cégep — et c'est là une chose assez nouvelle —, qui n'est pas forcément un lieu où l'on a choisi de vivre, devient un lieu où l'on veut vivre le mieux possible. Bref, le soi-disant conformisme des étudiants de cégep n'est peut-être qu'un conformisme de surface et de résignation : une adaptation lucide de survie, d'une survie que l'on veut la plus heureuse possible.

L'AUTEUR...

Gérard Rochais est professeur à l'Université du Québec à Montréal et à Trois-Rivières. En 1982, il a publié en collaboration, pour le compte du Ministère de l'Éducation du Québec, une brochure intitulée : « Une génération silencieusement lucide ».

Ce texte fut d'abord donné comme une réaction spontanée lors de la présentation verbale des rapports d'ateliers, au Colloque de l'AQPC, portant sur l'étudiant de cégep.

L'auteur a repris son texte qui avait été enregistré ; il a reformulé certains points et en a étoffé d'autres. Ce texte est donc un commentaire au portrait de l'étudiant tracé par les professeurs ; l'auteur classe, nuance, critique et développe certains aspects de ce portrait.

Tout au long de cet article, l'auteur réfère à un document dont voici la référence exacte : *L'étudiant de cégep*. Actes du 3^e colloque annuel de l'Association québécoise de pédagogie collégiale tenu à Québec les 8, 9, 10 juin 1983, Montréal, AQPC/CADRE/DGEC, 1984, 265 pages. (On peut se procurer cette publication au Centre de documentation du CADRE.)

La nouveauté, c'est donc cette certitude que *l'existence quotidienne* avec toutes les démarches qu'elle ouvre à la personnalité est bien plus riche et fascinante que l'adhésion à des rôles dont les coûts et les contraintes, les attentes et les frustrations n'apparaissent pas justifiés aux yeux d'une génération d'étudiants que la société a marginalisés par avance. On se conforme au milieu par nécessité, pour pouvoir y vivre de façon assez *autonome*. Le conformisme devient le garant d'une certaine *autonomie*. Car les étudiants et les autres jeunes, comme l'ont démontré certaines études récentes, se sentent surtout autonomes dans leur monde à eux, mais beaucoup moins face à la société ou au système scolaire qui paraît les brimer. Ils se conforment à certaines institutions de la société, notamment au système éducatif, afin de pouvoir trouver en elles un espace de liberté. Ils choisissent un *modus vivendi* avec les institutions, tout comme avec leurs parents ou le travail, pour s'y aménager des espaces libres qu'ils pourront organiser, avec leurs amis, à leur guise.

Si le soi-disant conformisme des étudiants, et des jeunes en général, est gage d'une certaine autonomie, il est aussi révélateur d'une certaine *inquiétude*. Inquiétude face à l'avenir que l'on conjure en vivant l'instant présent. L'inflation et le chômage sont déconcertants et exaspérants, en particulier pour eux. Le travail, son caractère indispensable à la survie et la crainte de la marginalisation permanente qu'entraîne le chômage chronique sont les obsessions des jeunes en général, et des étudiants en particulier, qui les forcent à vivre dans le présent. À tous les niveaux, les progrès de la scolarisation ont eu pour effet d'accroître le nombre des diplômés dans des proportions supérieures à l'accroissement des postes correspondants. Si l'on sait, par les statistiques, que l'instruction est encore le meilleur moyen pour se frayer un chemin vers le marché du travail, on sait aussi qu'elle n'est pas un moyen infaillible. Le chômage guette le diplômé, comme le non-instruit, même si c'est à un niveau différent. Et si le chômage n'est pas pour l'instant, comme pour les adultes, une catastrophe susceptible d'annuler le sens de sa vie, il porte néanmoins une atteinte aux moyens de sa liberté. C'est pourquoi un emploi reste, à ses yeux, indispensable. L'allergie des jeunes au travail est un slogan facile, mais l'inadéquation études-emploi, une réalité difficile et la crise économique, un fait qui dure trop.

Conformisme, quête d'autonomie, inquiétude, mais aussi *tolérance*, *résignation* face à une situation qui semble inéluctable. Face à l'impossible, ne pas se battre, mais aménager le possible. Retrouver la sensibilité, le sensuel, les moyens de communiquer, à travers ce qu'offrent le quotidien, le langage, le corps, la musique. Car cette tolérance ou résignation n'est pas vertu stoïque, elle est fuite, repli. Le monde se construit hors des étudiants, hors des jeunes ; ils le savent et n'ont plus d'illusions comme leurs aînés de 68. C'est la grande différence. Les partisans de l'ordre auraient tort de se réjouir devant cette attitude. Car cette tolérance ou résignation semble bien cacher, en fait, indifférence, passivité et faiblesse du sens social, comme le note le dernier rapport de l'OCDE sur *les études et le travail vus par les jeunes* (1983). S'il n'y a pas de risques d'explosions et de révoltes (ou très peu), il en est d'autres, non moins inquiétants. « C'est le grand vide, le grand vide, ma vie est insipide... » dit un poème publié dans le journal étudiant du Cégep de Maisonneuve. Il faut rappeler à ceux qui voient dans le calme des étudiants des raisons de se rassurer, que dans un monde qui bouge la résignation et le conformisme sont un arrêt de la tête qui peut conduire à un arrêt de mort, n'était-ce leur *pragmatisme*. Car les étudiants de 1984 s'expriment aujourd'hui, non plus comme leurs prédécesseurs en énonçant des objectifs idéologiques, mais en formulant des exigences pragmatiques, en réclamant, par exemple, des habitations plus humaines, des cégeps plus accueillants, une place dans les comités décisionnels et consultatifs, etc. À cet égard, le rapport officiel des résolutions du sommet québécois de la jeunesse mériterait une analyse approfondie.

Dernier point qui n'a pas été souligné, mais qui mériterait cependant d'être mentionné : *la compréhension du « moi » comme corps*. La vieille dichotomie grecque et chrétienne entre le corps et l'âme ne répond à rien chez les étudiants d'aujourd'hui et chez les jeunes en général. Comme les vieux sémites de la bible, les jeunes actuels ne disent pas qu'ils ont un corps, mais qu'ils « sont corps ». Le corps, c'est le moi en tant qu'il s'exprime et entre en relation ou communication avec les autres et le monde. D'où l'importance du vêtement. Le vêtement est le lieu idéal pour exprimer sa culture, ses valeurs, sa personnalité en quelque sorte. La génération de 68 se laissait pousser les cheveux pour contester, la génération actuelle des jeunes choisit ses vêtements pour faire circuler des idées, des valeurs, des images. Le choix de l'habillement peut devenir un critère pour identifier les diverses catégories de jeunes ; mais, hors les cas les plus patents, pour les punks par exemple, il a été peu utilisé par les sociologues, qui ne s'occupent pas assez, peut-être, de la mode qui est devenue dans le monde actuel, et notamment chez les jeunes, un art de la communication.

2. Les étudiants face aux autres

Les principales caractéristiques des étudiants dans leurs relations aux autres sont regroupées sous l'item : *Plan psycho-affectif* (p. 69). On note dans le rapport d'atelier, d'une part, la dépendance face à l'adulte, une grande facilité à subir l'influence des autres, un grand respect des personnes, et, d'autre part, un certain nombre de besoins : le besoin de modèles, de maîtres ; le besoin de soutien, d'encouragement ; le besoin d'être valorisé, écouté, compris ; le besoin de relations humaines authentiques, significatives ; le besoin de parler, de se confier ; le besoin d'appartenir à un groupe. On a noté enfin les difficultés qu'éprouveraient certains à communiquer pour établir des relations valables. Commentons quelques points : le respect des personnes ; la dépendance face à l'adulte et le besoin de relations humaines authentiques ; le besoin d'appartenir à un groupe.

Le respect des personnes est à relier avec l'esprit de tolérance que manifeste une partie des jeunes en général, et des collégiens en particulier. Nés dans une société éclatée et pluraliste, les jeunes qui fréquentent les cégeps semblent être plus tolérants et respectueux à l'égard des autres que ne l'étaient leurs aînés. À cet égard, il n'est peut-être pas exagéré de dire que les jeunes semblent plus tolérants et respectueux à l'égard des adultes, que les adultes ne le sont à leur égard. Pourquoi cette tolérance, ce respect ? Est-ce parce que les jeunes ont perdu ou n'ont jamais eu les principes rigides qu'ont connus les adultes qu'ils se montrent plus enclins que leurs aînés à respecter les opinions des autres, à essayer de les comprendre, à accepter qu'ils soient différents ? Ou est-ce seulement parce que, de fait, ils ont toujours vécu dans une société qui a perdu son homogénéité ? Ou est-ce seulement par calcul : je respecte tes opinions, O.K., tu respectes les miennes ? Le respect et la tolérance ne sauraient aller, en effet, jusqu'à se laisser piler sur les pieds sans rien dire ; il y a une limite : « il ne faut pas que les autres profitent de toi ». La tolérance et le respect seraient peut-être à rattacher à un comportement plus général à l'égard de la société à laquelle, faute de pouvoir la renouveler, ils cherchent à s'adapter, à s'y aménager un havre de paix et de tranquillité. La tolérance et le respect s'allieraient alors à une certaine forme d'inertie.

Le besoin de communiquer et d'avoir avec les adultes des relations humaines authentiques est évident chez tous les jeunes. Ils se sentent relativement dépendants à l'égard des adultes, du moins les plus jeunes. Ils ressentent profondément le refus d'être écoutés ou pris au sérieux par les adultes et la société en général. À ce refus de la société, ils opposent, comme on l'a dit, leur silence ou leur désintérêt vis-à-vis de certains problèmes de la société, ou encore leur repliement sur eux-mêmes.

L'authenticité et la chaleur humaines sont deux caractéristiques importantes des relations humaines. Car les relations personnelles passent par le cœur avant d'être rationnelles. Aussi bien les étudiants souhaitent-ils que les professeurs se mettent à leur niveau, changent de mentalité à leur égard et que les rapports d'autorité deviennent des rapports de respect mutuel. Il est essentiel pour eux — du moins pour une part — d'aimer leur professeur, même s'ils détestent la matière qu'il enseigne. Car la richesse de la relation peut leur apporter, disent-ils, autant que le cours lui-même. Ils se plaindront assez souvent de ce que les professeurs ne les connaissent pas.

Car les étudiants de cégep, comme on l'a noté, n'ont pas seulement besoin d'un professeur, mais aussi d'un « maître », de quelqu'un donc qui puisse constituer pour eux tout à la fois un modèle dont ils puissent s'inspirer et une personne humaine qui leur porte intérêt, les aide. Dans quelle mesure le tutorat ne pourrait-il pas être mis en valeur dans les cégeps ? Pourquoi faut-il attendre dans le système éducatif actuel d'être au doctorat pour avoir un professeur qui vraiment s'occupe de vous ?

On a noté enfin le besoin pour les étudiants d'appartenir à un groupe. Diverses enquêtes ont montré que c'est surtout entre 16 et 18 ans que les jeunes gens et les jeunes filles préfèrent se retrouver en groupe. Peu à peu, à mesure qu'ils vieillissent, ils se détachent du groupe pour se consacrer à une seule personne. Le groupe est un phénomène propre à l'adolescence qui diminue au fur et à mesure que le jeune avance vers l'âge adulte. Bien que ce phénomène puisse être expliqué de diverses manières, il est assez probable que ce phénomène « groupe » soit un processus compensateur du décalage entre la maturité psychologique et le statut social du jeune qui est encore assez souvent celui de la dépendance : dépendance économique, relationnelle, institutionnelle. Ce phénomène semble en effet plus fort chez les étudiants que chez les jeunes travailleurs. Le retard à l'accès à la vie adulte semble donc entraîner chez les étudiants la persistance de ce phénomène propre à l'adolescence, qui serait une réponse à la frustration freinant l'épanouissement global des personnes.

3. Les étudiants face à la société

On retrouvera les principales caractéristiques de l'étudiant sur le plan social sous l'item : *Plan social* (p. 73). On y parle de leur conformisme, de leur pragmatisme, de leur impuissance face aux systèmes socio-économique et scolaire, de leur démobilisation face à la société et à la politique et finalement de leur individualisme.

Comme il a déjà été traité du conformisme et du pragmatisme des étudiants, on ne parlera ici que de la démobilisation et de l'individualisme des étudiants.

Commençons par un fait banal, trivial même : les jeunes, qui ont entre 18 et 22 ans en 1984, ne sont pas responsables de la crise occidentale actuelle ; ils n'ont pas connu non plus la « Révolution tranquille » : ils n'avaient que 2 ans ou 6 ans en 1968, à l'époque où la remise en question de la société allait atteindre, dans tout l'Occident, son sommet. Ils sont nés juste avant cette remise en question, on ne peut pas dire qu'ils l'ont vécue. Ils en récoltent aujourd'hui les fruits qu'ils trouvent bons ou amers, qu'ils rejettent ou acceptent. Mais parce qu'ils ne continuent pas, en général, sur le même mode, cette évolution ou « Révolution tranquille », on trouve qu'ils sont apathiques, individualistes, démobilisés.

Et ce verdict est général : toutes les études sur les jeunes en Occident rendent le même son de cloche. Au Québec, le temps des ruptures radicales, des départs enthousiastes semble bien terminé. L'heure est plutôt, comme un peu partout en Occident, à l'individualisme, au pragmatisme et à un pessimisme mal assumé. Mais plutôt que d'en disserter abstraitement, analysons une déclaration d'un étudiant parue dans le *Devoir* le 1^{er} décembre 1979. L'étudiant se croit marginal, représentatif seulement d'une minorité. On a l'impression pourtant qu'il décrit une attitude assez répandue chez les étudiants de 1984 :

« Moi, et je n'ai l'impression d'être représentatif que d'une minorité, d'une marginalité, jeunes de cœur mais de différents âges psychologiques, j'ai débarqué. Je n'ai plus envie de me gargariser de mots qu'ils soient à saveur marxiste ou nationaliste. J'ai envie de lire, de connaître pour agir certes, mais avant tout sur moi, sur les gens qui m'entourent. Je n'ai pas envie de changer le monde parce que toutes les théories visant à le faire ont fait plus de morts que toutes les bombes nucléaires réunies. J'ai envie de bien m'alimenter, de faire du sport pour me réaliser pleinement physiquement, de vivre des expériences avec mes proches, de réaliser une certaine égalité entre hommes et femmes, une harmonie dans le couple. Pour moi la démocratie part avant tout de là : la prise en main de chacun par chacun. »

« Les problèmes sociaux sont plus complexes, plus larges, oui. Mais à chacun de tenter de trouver des solutions précises sans les relier à un ensemble aussi théorique qu'utopique. Je ne peux plus croire que la question des femmes, des classes défavorisées, des minorités ethniques soit liée à la révolution. Bref lutter encore mais sur des problèmes plus circonstanciels que globaux. Et si au bout de cela le système actuel tombe, je ne fondrai pas en larmes. »

« Autrement dit, au lieu de grands soirs, des matins ensoleillés, et au lieu des lendemains qui chantent, des aujourd'hui qui fredonnent. »

Arrêtons-nous à quelques points saillants de ce discours. Que dit-il ce discours ?

Il dit tout d'abord *l'individualisme ou plutôt le repliement sur soi des jeunes*. « J'ai envie de lire, de connaître pour agir certes, mais avant tout *sur moi*... J'ai envie de bien *m'*alimenter de faire du sport pour *me* réaliser... de vivre des expériences avec *mes* proches... Pour *moi* la démocratie part avant tout de là : *la prise en main de chacun pour chacun*. À *chacun* de tenter de trouver des solutions précises sans les relier à un ensemble aussi théorique qu'utopique... »

Ce discours dit plus. Il affirme que cette attitude n'est pas le propre des étudiants, mais *qu'elle est partagée par au moins une minorité de la société québécoise*. L'auteur avait écrit auparavant :

« Doit-on imputer à la seule jeunesse son impassibilité ? La communauté globale ne pêche-t-elle pas aussi par profonde inertie ? ...Félix Leclerc considère qu'on ne voit plus les jeunes ; tout simplement on ne voit plus personne... Qui aujourd'hui, sauf de notables exceptions, revendique en dehors des grandes organisations partisans ? En fait, sauf autour de problèmes circonstanciels comme le nucléaire ou dans des endroits précis tels les quartiers populaires, plus personne dans notre société ne réclame de changements radicaux... Les grands mouvements des années 60 se sont calmés. Les plus contestataires sont rentrés dans le rang. Ils ont subi les mêmes influences idéologiques que nous les jeunes. Ils nous ont même enseigné au cégep... Chez les vieux comme chez les jeunes le plus grand nombre a été récupéré par le système. Les grands mouvements de pensée comme d'action s'avèrent de droite... La société québécoise non seulement est une société tranquille mais elle se révèle aussi réactionnaire dans son fonctionnement... Au fond qui n'est pas de droite ?... »

Troisième point saillant du témoignage : l'auteur affirme que *sa démobilisation n'est pas totale*, puisqu'il se dit prêt à entreprendre des luttes partielles. « J'ai débarqué... Bref lutter encore, mais sur des problèmes plus circonstanciels que globaux ». Pourquoi cette démobilisation vis-à-vis des grandes causes, et ce repli sur un certain individualisme et des luttes partielles ? Pour diverses raisons : parce que la société dans son ensemble est inerte, tranquille, réactionnaire. Parce que les anciens leaders des années 60 « sont au gouvernement ou dans son giron, ou ont dévié vers le mysticisme ». Et surtout parce que « ces mouvements revendicateurs se voulaient gauchistes et l'on sait ce qui est advenu des sociétés dites de gauche. L'URSS et la Chine s'avèrent des barbaries à visage humain toutes plus ou moins mangeuses d'hommes. Cuba ne mène peut-être pas un combat d'arrière-garde en Amérique centrale, mais son action en Afrique n'est guère édifiante. Le Vietnam et le Cambodge sentent la moisissure ». D'où la conclusion : « Je n'ai plus envie de changer le monde parce que toutes les théories visant à le faire ont fait plus de morts que toutes les bombes nucléaires réunies... Je ne peux plus croire que la question des femmes, des classes défavorisées, des minorités ethniques soit liée (sic) à la révolution... »

Repli sur soi, individualisme, démobilisation face aux grandes causes des années 60, engagement dans des luttes partielles, telle serait donc l'attitude d'une minorité, ou d'une part des étudiants actuellement.

Plusieurs voix se sont élevées au Québec pour dénoncer ou seulement tenter d'expliquer cette apathie et individualisme des étudiants. Les jeunes sont

4. Les étudiants face au système éducatif

L'attitude des étudiants face au système éducatif se retrouve surtout sous l'item : *Plan intellectuel et cognitif* (p. 71).

On a noté tout d'abord une certaine difficulté à franchir le passage du secondaire au collégial. L'étudiant aurait du mal à s'adapter à une nouvelle liberté, à une nouvelle tâche, à de nouvelles exigences académiques. On souligne aussi le sentiment d'anonymat au collège. Mais la dépersonnalisation serait-elle plus grande au collège que dans les polyvalentes ?

vus par la société comme une masse inerte et finissent par le croire : l'absence de grandes causes capables de passionner ; la faillite du mouvement étudiant de 68 : les étudiants actuels n'ont nullement envie de refaire les mêmes erreurs que leurs aînés ; et surtout la crise économique qui affecte, depuis la flambée des prix du pétrole, la société en général, et les jeunes, en particulier. « Les temps ont changé », écrit Lysiane Gagnon. « Les étudiants de la fin des années 70 vivent avec la hantise du chômage qui les attend, diplôme ou pas... L'avenir est bloqué, et ils sont les premiers à savoir que la prolongation de la scolarité a davantage pour effet d'occuper des jeunes autrement voués au chômage que de les préparer à exercer des fonctions précises » (*L'actualité*, février 1979, p. 26). On a encore fait valoir, pour expliquer la démobilisation des étudiants, leurs origines bourgeoises ou petites-bourgeoises ou, quand ce n'est pas le cas, leurs aspirations bourgeoises. D'autres ont allégué, pour expliquer l'apathie des étudiants, la courte durée que les jeunes passent au cégep, qui ne favorise pas la création de liens solides entre eux.

On pourrait certes, pour tenter d'élucider le comportement actuel des étudiants, invoquer d'autres causes, sociales ou psychologiques. Les causes en effet sont nombreuses, variées et enchevêtrées. Mais il en est une qu'il convient encore de noter : l'impuissance que ressentent les jeunes devant la complexité du réel, d'où leur volonté de s'engager seulement dans des luttes partielles qui les concernent et où ils peuvent avoir leur mot à dire, comme c'est le cas pour les grèves qui actuellement (mars 1984) se déroulent dans certains cégeps de la province.

On a fait remarquer aussi la déception de certains étudiants qui aimeraient mieux vivre ailleurs qu'au collège. Parmi les étudiants inscrits au cégep, certains ne sont là que pour être quelque part. Faute de débouchés sur le marché du travail, et parce que le diplôme est encore apprécié lorsqu'on veut se trouver un emploi, on continue d'étudier. Mais quel est le pourcentage de ceux qui étudient uniquement par nécessité, et non pas aussi pour le plaisir d'apprendre ? Difficile à dire.

On a souligné, à plusieurs reprises, *la passivité* des étudiants. On dit qu'ils manquent d'initiative, qu'ils sont peu efficaces, débrouillards, qu'ils préfèrent les méthodes traditionnelles, optant, si on leur laisse le choix, pour l'exposé magistral. Certains mêmes seraient intelligents mais se percevraient comme incapables. D'autres éprouveraient de la difficulté pour animer un groupe, ou encore pour s'organiser.

Mais les principales difficultés qui ont été relevées *sont surtout d'ordre intellectuel*. On souligne que l'étudiant est peu outillé intellectuellement, qu'il manie avec difficulté les concepts abstraits, qu'il manque même de vocabulaire. La difficulté d'analyse et de synthèse a été mentionnée plusieurs fois. On dit par exemple que l'étudiant a de la difficulté à structurer ses idées, à argumenter de manière cohérente, à s'exprimer par oral, comme par écrit. Des études récentes, bien que contestées, ont montré que le niveau de la pensée formelle n'était pas très élevé chez certains étudiants. L'expérience que peuvent faire certains professeurs d'université est également révélatrice à cet égard : certains étudiants, arrivant des cégeps, ne savent tout simplement pas lire. Du moins est-ce l'expérience qu'il m'a été donné de faire cette année, dans deux universités... Mais, pratique-t-on encore l'analyse de textes dans les cégeps ?

À plusieurs reprises, on mentionne le côté pratique, pour ne pas dire *le pragmatisme* de certains étudiants. Certains ne cherchent que des modes d'emploi ; d'autres ne veulent apprendre que des choses qui leur semblent utiles. On nous dit que d'autres encore n'apprennent bien que si le sujet est concret et lié directement au vécu, aux expériences personnelles, qu'ils sont actifs quand ils se sentent concernés. Sans doute est-ce les mêmes qui ne ressentent pas la joie pure de connaître pour connaître !

5. Les étudiants face aux grands problèmes du jour

Ce point n'a fait l'objet d'aucune observation de la part des ateliers. Ce silence est éloquent, même si par ailleurs on peut facilement concevoir qu'une association de pédagogie ne se soit nullement crue obligée d'aborder cette question.

On signale encore que certains étudiants sont *stressés et craintifs* face à leurs cours, qu'ils sont *sensibles à l'échec*, parce que voulant réussir à tout prix. Est-ce que ce sont les mêmes qui accordent beaucoup d'importance au contenu des cours et aux méthodes traditionnelles d'enseigner ? On aurait certaines raisons de le croire.

On a mentionné — mais une fois seulement — que l'étudiant ne consent qu'un effort restreint : peut-on en conclure que la majorité des étudiants travaillent relativement bien ? On a mentionné également une fois que l'étudiant est surchargé de travail ; cela est vrai surtout pour les étudiants qui, en plus de leurs études, occupent un emploi à temps partiel.

Ces caractéristiques restent trop générales pour pouvoir être interprétées avec précision. Deux dimensions néanmoins ressortent : le pragmatisme de l'étudiant dans son apprentissage et les difficultés d'ordre intellectuel que semble éprouver un certain nombre d'étudiants pour analyser ce qu'ils lisent, structurer leur pensée, argumenter avec cohérence et s'exprimer correctement. Ce sont là des points dont il faut tenir compte dans les programmes d'enseignement et dans l'enseignement lui-même.

Les étudiants se sentent-ils préoccupés par les grands problèmes actuels : la pacifisme, l'écologie, le féminisme, etc. ? Là encore, il est difficile de répondre globalement. S'il est vrai que les étudiants sont d'abord préoccupés par les problèmes qui les concernent personnellement, il ne sont pas pour autant insensibles aux grandes questions de l'heure, comme le montre le rapport officiel des résolutions du sommet de la jeunesse, à la rubrique : *Mouvements sociaux*. Il y est traité du pacifisme, de l'écologie, de l'homosexualité, de la question nationale, du féminisme et des mouvements de jeunesse. Il n'est pas utile de répéter ce qui est fort bien dit dans ce cahier de résolutions, mais de poser une question : quel est le degré d'implication des jeunes et notamment des étudiants dans ces mouvements sociaux ? La formulation des résolutions est si générale qu'on les croirait rédigées par des adultes !!!

6. Conclusion : Éléments de méthodologie pour une poursuite éventuelle de la recherche sur les étudiants de cégep

Le portrait-synthèse qui vient d'être tracé est à prendre avec précaution. Car l'étudiant-synthèse n'existe pas ; il n'existe que des étudiants, assez différents les uns des autres. Toute généralisation est illusoire. Et c'est pourquoi, même lorsque le mot étudiant est employé au pluriel dans ce texte, il faut de suite penser qu'il ne caractérise qu'un certain groupe d'étudiants. D'autre part, ce portrait est incomplet : de nombreux aspects de la vie des étudiants n'ont pas été pris en considération. Prudence donc dans l'utilisation de ce texte qui n'a d'autre ambition que de faire connaître certains aspects, assez généraux, de certains étudiants.

Néanmoins cette recherche sur les étudiants de cégep, amorcée lors du Colloque, mériterait d'être poursuivie. Comment s'y prendre pour parvenir à mieux comprendre les jeunes avec lesquels les professeurs sont quotidiennement en relation.

- Il est possible d'établir avec eux des relations personnelles.
- Il est possible également de se donner des moyens concrets pour connaître la mentalité des groupes avec lesquels on est appelé à travailler ; le niveau du groupe importe peut-être davantage que celui de l'individu ; de toute manière, comme il est impossible de connaître personnellement chaque étudiant, l'étude du groupe demeure la seule possible.
- Il est possible aussi, grâce à certaines enquêtes, d'apprendre à connaître les réactions et les interrogations des jeunes face à leur milieu de vie.

Si l'on veut en connaître davantage sur les jeunes :

1. Il faut d'abord se demander ce que l'on en sait réellement. Pour vite réaliser, par exemple, que les jeunes ont changé depuis 1968. En 1968, c'est la contestation systématique, la remise en question radicale ; le vocabulaire en usage à cette époque comporte beaucoup de mots qui commencent par « contre ». Sept ans plus tard, en 1975, les mots « pénurie », « chômage », « inflation », traduisent une tout autre atmosphère caractérisée par une certaine désespérance. On s'apercevra rapidement aussi que plus on s'informe sur les jeunes, moins on a tendance à en parler comme d'une seule jeunesse.
2. La recherche sur les jeunes ne peut se poursuivre qu'en étant très critique à l'égard des slogans de toutes sortes ou des interprétations trop faciles des résultats de sondages.
3. Il faudrait multiplier les enquêtes, mais veiller à ce qu'elles aient une taille maniable. Le mieux est de s'en tenir au niveau local. On pourrait ainsi mieux respecter le fait qu'il y a plusieurs jeunesses et l'on ne serait pas enseveli sous un monceau de statistiques.
4. Les statistiques sont utiles, mais il faut éviter de leur accorder toute l'attention ; un effort pour analyser le discours des jeunes m'apparaît tout aussi fructueux et rigoureux qu'une analyse de statistiques, fût-elle bien faite.
5. Il serait intéressant également de voir comment certains groupes d'étudiants réagissent vis-à-vis d'événements particuliers, locaux ou nationaux.

Dernière observation : parmi les jeunes, le temps présent est au pragmatisme, à la désespérance et à la marginalité. Mais cette marginalisation dont ils sont victimes est peut-être aussi une raison d'espérer. Car cette marginalisation les aide à prendre parti du vide et de la déroute du monde adulte, auquel il confie : « Ne désespérez pas. Nous développons les contre-poisons à toutes les maladies de notre temps. De plus, nous apporterons les réponses aux besoins de notre temps. L'histoire n'arrête pas et il nous faudra inventer, inventer, pour faire ce monde plus humain, que vous n'avez pas réussi à faire, et auquel nous rêvons, nous aussi. » Ceux-là, par optimisme ou nécessité, il faut les croire !